

# Prévenu devant un Magistrat.

---

LE Tribunal d'un Mandarin de justice est ouvert tous les jours, matin et soir, dans sa maison, où il donne audience, assisté d'un Secrétaire ou Greffier, environné d'officiers subalternes qui tiennent des chaînes et des *Pan-tsées* (1). Il est assis gravement devant une table couverte d'un tapis de soie, et sur laquelle on aperçoit l'écrivoire, les pinceaux, tout ce qui est nécessaire enfin pour tracer les dépositions, l'interrogatoire et la défense. Le Juge instructeur ou l'Accusateur impérial est debout à sa droite. Aussitôt que la procédure est minutée en encre noire, le Magistrat la contre-signé en encre rouge, puis scelle le tout également avec de l'encre rouge. On remarque encore sur la table, dans des boîtes ouvertes, plusieurs paquets de petits bâtons, longs d'environ six pouces et rougis par un bout, dont il se sert de la manière suivante :

Tout accusé convaincu d'une légère infraction aux lois ne reste pas dans une longue indécision sur son sort : en un quart-d'heure, et souvent en quelques minutes, il est jugé, châtié et mis à la porte. Comme en pareille occasion la punition ordinaire est toujours la bastonnade, le Mandarin détermine le nombre de coups, en jetant sur le parquet plusieurs de ces petits bâtons, qui marquent cinq coups chaque, mais on n'en administre que quatre sur cinq ; on fait grâce du cinquième au nom de l'Empereur, qui, en sa qualité de père tendre, est sensé adoucir la correction.

Au premier bâtonnet jeté, le coupable, qui, pendant l'examen de sa conduite, a dû attendre sa sentence à genoux et les deux mains appuyées sur le sol, est saisi par les officiers de justice, qui exécutent l'arrêt à l'instant et dans le lieu même. Quand le Juge a jeté les bâtonnets, il passe à la discussion d'autres affaires, boit son thé ou fume sa pipe.

Ce n'est au reste que pour des fautes légères, telles que l'ivrognerie, les querelles, la soustraction d'objets de peu de valeur, le manque de respect envers les grands, que le bambou est mis en jeu de la sorte, au moindre signé d'un Mandarin ; pour peu que le délit paraisse grave, l'inculpé subit ordinairement la juridiction de cinq ou six Cours souveraines. Le législateur a voulu prévenir ainsi nombre d'abus et d'iniquités judiciaires.

(1) Canes de bambou à demi plates et fendues par un bout ; l'autre bout, moins gros, est arrondi, afin que la main puisse le mieux tenir.

# Peine de la Cangue.

---

LE *Tcha*, sorte de châtiment que les Portugais ont fait connaître sous le nom de *la Cangue*, peut se comparer au Pilori, tel qu'il existait en France avant le dernier siècle ; mais avec cette différence que chez nous le délinquant n'était attaché que quelques heures au pilori, au lieu qu'en Chine, un malfaiteur est fréquemment condamné à porter ces entraves pendant des mois et des années. Quelquefois une main, et même les deux mains sont prises dans des ouvertures, aussi bien que le cou. Cette punition est regardée comme très déshonorante.

Quand on charge un coupable de ce poids infamant, c'est toujours en présence du juge, qui applique son cachet en rouge sur de longues bandes de papier, collées de manière que les deux parties de la Cangue ne puissent être disjointes sans opérer la rupture de ce cachet. Sur cette espèce de scellé, sont écrits en caractères noirs bien distincts, le nom du condamné, la faute qu'il a commise et la durée de la correction. Souvent l'arrêt, au lieu d'être tracé sur les bords de la Cangue, est écrit en gros caractères sur une tablette clouée derrière.

Les voleurs portent communément trois mois le *Tcha*. Pour faits de diffamations, filouteries, malversations, rixes publiques, on le porte quelques semaines. On a vu des débiteurs frauduleux, contraints de garder ce honteux fardeau jusqu'à ce qu'ils se fussent libérés. Une fois la Cangue scellée sur le cou d'un criminel, il ne peut plus voir ses pieds, ni porter ses mains à sa bouche ; il faut qu'on le fasse manger, et souvent il n'a d'autres alimens que ceux dont la pitié publique le gratifie pour apaiser sa faim (1).

On parvient néanmoins à adoucir la rigueur d'un tel supplice, soit que le Magistrat se montre moins inexorable, soit que la famille du condamné gagne quelques surveillants subalternes : alors il est permis à l'infortuné de prendre du repos, en s'appuyant sur une table, sur un banc, contre un arbre. Marche-t-il ? ses amis, ses parens soutiennent les coins du *Tcha*, et l'empêchent de peser sur ses épaules. Enfin, on lui fabrique un siège avec des montans qui portent tout le fardeau.

Un criminel ne peut être délivré du redoutable collier qu'en présence du juge qui a infligé le châtiment, et devant qui on l'a scellé. Ce mandarin lui fait ordinairement distribuer un certain nombre de coups de pan-tzée, et le congédie, après l'avoir exhorté à se comporter plus régulièrement à l'avenir.

(1) Ces colliers, formés de plusieurs pièces de bois unies ensemble, ne pèsent ordinairement que cinquante à soixante livres. On en a vu cependant peser jusqu'à deux cents, et accabler tellement les malheureux qui en étaient chargés, que bientôt, faute de repos et d'alimens convenables, ils expiraient de désespoir et de honte.

## Peine du Pan-tzée.

---

DE toutes les peines correctionnelles en vigueur dans le sublime empire du Milieu (1), la bastonnade est celle dont on use le plus fréquemment, et les fonctionnaires les plus élevés en dignité ne sont point à l'abri des atteintes du terrible bambou. Seulement les mandarins à qui leur rang ne permet d'autre distinction au bonnet que le bouton bleu, sont aptes à recevoir cette correction toute paternelle, dès qu'elle est ordonnée par un mandarin d'un grade supérieur; au lieu que les dignitaires dont la boule ou le globe indique une classe plus élevée, ne sont soumis à l'influence du Pan-tzée (2), et convenablement bâtonnés, que par l'ordre exprès de l'Empereur.

Tant que le nombre de coups déterminés par le magistrat ne dépasse point vingt, le châtiment n'a rien de honteux, ni de déshonorant, bien que le délinquant soit obligé, sur ses deux genoux et le front dans la poussière, d'adresser des actions de grâces au juge compatissant qui daigne lui apprendre si doucement à se mieux comporter à l'avenir.

Il existe en chaque pays plus d'un genre d'accommodement avec l'autorité. En Chine, quand il n'est question que de légères infractions aux lois, le contrevenant, pour peu qu'il soit dans l'aisance, parvient facilement à éviter le châtiment; ou s'il le reçoit pour la forme, l'honnête exécuter, suborné par des présents, imite la violence de la correction. Son adresse alors consiste à appliquer si légèrement les coups, que le patient les sente à peine, quoiqu'ils paraissent donnés avec une grande force, afin de mieux décevoir la justice. On assure, de plus, qu'il est permis de se faire remplacer. Nous serions disposés à croire que l'échange des personnes s'opère du consentement et par l'entremise des subalternes chargés de l'exécution. Quoi qu'il en soit, pour une somme d'argent, des individus charitables ne manquent point de se présenter à temps, pour recevoir, en place du coupable, le nombre de coups marqués dans la sentence. Et pourtant, quand il s'agit de quatre-vingts ou cent coups, ce supplice est de nature à compromettre l'existence.

Un mandarin ne sort jamais de son palais sans être accompagné d'un officier de police, avec un ou plusieurs soldats; et souvent quelques douzaines de coups de Pan-tzée se trouvent distribués, avant qu'on ait eu le temps de s'en apercevoir, ou sans qu'on y fasse attention, aux passants paresseux et distraits qui oublient, en apercevant son excellence, de descendre de cheval ou de s'agenouiller sur la route, ainsi que le prescrit la politesse chinoise.

(1) *Tchong-Koué*, ou royaume du Milieu : c'est le nom que les Chinois donnent à leur contrée. Le peuple croit que la Chine occupe le milieu de la terre, et que tous les autres États sont dispersés à l'entour, en forme de petites îles. (L'abbé Grosier.)

(2) Canne aplatie et fendue par le bout. Voyez l'article du Prévenu devant un magistrat, cinquième Livraison.

# Un Boschée.

---

CET officier subalterne de police fait toujours partie des agens nombreux de l'autorité, qui précèdent un Mandarin de haute distinction, lorsqu'il sort. Ces espèces d'huissiers, quand il est accompagné de tout son cortège, sont au nombre de six et souvent plus. L'emploi des Boschées est de faire ranger le peuple, ce qu'ils effectuent au moyen des cannes de bambou et des fouets dont ils sont armés. Ils ont très-rarement occasion d'en venir à ces extrémités cependant, parce que l'un d'eux avertit toujours de l'approche du grand dignitaire, en frappant l'une sur l'autre deux baguettes de bambou d'inégale grandeur. Ce simple signal suffit ordinairement, et c'est à qui s'éloignera pour ouvrir un passage à la cavalcade.

Quand un Mandarin civil siège à son tribunal de justice, la présence d'un Boschée est de rigueur; car il est alors l'exécuteur prompt et docile des sentences. Le Boschée, représenté dans ce dessin, est armé de la canne de bambou, large, aplatie et fendue, appelée *Pan-Tzée*, qui sert à appliquer convenablement la bastonnade à tout délinquant d'origine chinoise. Il tient à la main un Knout, avec lequel il est seulement permis de châtier les Tartares. Son bonnet, très-élevé et de forme conique, porte une inscription, et présente en outre pour ornement deux plumes dont la longueur est de trois pieds, quelquefois de six. Ces plumes sont tirées de la queue d'une espèce particulière de faisan, qui passe pour très-rare.

En Chine, les magistrats sont l'objet de la vénération publique. Aux audiences, le peuple ne leur parle jamais qu'à genoux, et ils ne sortent qu'entourés d'un appareil imposant (1). Rien de magnifique comme le cortège d'un gouverneur de province. Jamais il ne se montre hors de son palais qu'avec une suite de plus de deux cents personnes.

(1) « Les Mandarins prennent les mesures convenables pour être respectés. Quand ils paraissent dans les rues, leurs officiers marchent des deux côtés, avec des physionomies sévères, qui semblent recommander la soumission : les uns portent un parasol, les autres frappent sur un bassin de cuivre; d'autres ont des bâtons garnis de chaînes de fer, comme autrefois les licteurs, chargés de faisceaux de verges, précédaient les consuls romains. Aussi les passans ont-ils soin de se ranger, pour éviter les gourmades auxquelles ils sont exposés.

« Si c'est le Viceroy, on voit encore plus d'attirails : il est accompagné d'une multitude d'hommes qui occupent toute la rue. Des timbaliers font grand tapage, et sont suivis de vingt hommes avec des bannières. Six officiers viennent ensuite avec des peles sur lesquelles on lit, en lettres d'or, les qualités particulières du Vice-roi. Les gardes qui ferment le cortège sont armés de lances, de marteaux, de haches, de sabres, d'arcs, de flèches, de bâtons, de fouets, de chaînes et autres instrumens effrayans qui font trembler les habitans d'une ville. »

(La Chine, avec ses beautés, ses singularités, etc.)



# Châtiment infligé à ceux qui manquent à leurs supérieurs.

---

LES gens du peuple, dans tous les pays, ont un côté où le défaut d'éducation se fait remarquer sous un aspect vraiment déplorable. Dans leurs disputes pour un mot, dans leurs attaques corps à corps, ils montrent trop fréquemment un entêtement, une méchanceté qui les ravalent au niveau des hordes les plus sauvages. Les combats à coups de poing (*boxing*) commencent à être rares dans les rues de Londres; cependant les luttes des boxeurs en renom, sévèrement prohibées, font souvent encore courir, à plusieurs milles de distance, les curieux et bon nombre d'amateurs intrépides. Les rixes de nos artisans, à Paris même, ne sont que trop souvent ensanglantées. En Hollande, le porte-faix, le pêcheur flegmatique, à la suite d'une querelle d'estaminet, se découpent la face à coups de couteau; en Italie, en Espagne, le stylet brille à la moindre provocation dans la main de chaque adversaire.

Les querelles des hommes du peuple, en Chine, sont loin d'offrir ce caractère de vivacité, de fureur. Après avoir échangé quelques paroles menaçantes, vous les voyez ôter l'un après l'autre leurs habits, et faire mine de se battre; mais tous ces préparatifs de combat se font avec une telle lenteur, que les spectateurs (qui ne font pas cercle comme en Angleterre et quelquefois chez nous, pour admirer les vaillans coups donnés et reçus) ont toujours le temps d'arranger l'affaire avant que les deux champions en soient venus aux mains. Très-processif néanmoins, le Chinois plaide avec animosité, du moins dans certaines provinces; et il n'est rien qu'il ne tente pour attirer la bastonnade à son antagoniste. Rien n'égale l'audace et l'insolence des basses classes, dès qu'elles croient pouvoir outrager impunément les personnes qui leur sont supérieures par leur position sociale. N'est-ce pas encore de même dans notre Europe, où l'on dit la civilisation si avancée?

Le délit d'insubordination est donc assez commun chez la nation chinoise, quoique la moindre faute de cette nature entraîne une punition prompte et sévère. Une des peines corporelles de la Chine consiste à avoir l'oreille percée avec divers instrumens aigus: ce fut le supplice infligé à un soldat, pour avoir manqué de respect à un officier anglais, de la suite de lord Macartney. Après avoir reçu cinquante coups de pan-tzée (1), il fut attaché durant quelques heures à un poteau, l'oreille traversée par une flèche.

Le personnage qui porte une planchette peinte, sur laquelle la sentence est tracée, est un officier subalterne de police; le troisième, un mandarin civil, chargé de faire une mercuriale au condamné. On aperçoit dans le fond un *Pai-Lou*, espèce d'arc de triomphe ou plutôt de porte triomphale, en bois.

(1) Voyez les planches du Prévenu devant un Magistrat, et de la Peine du Pan-tzée ou bastonnade, v<sup>e</sup> et ix<sup>e</sup> liv.

# Manière de mettre les doigts à la torture.

---

IL n'existe point de peuple qui observe plus strictement que les Chinois les règles de la décence et de la pudeur : non qu'il y ait plus de mœurs chez eux que chez les autres nations ; mais ils aiment la vertu , bien qu'ils ne la pratiquent pas ; et comme ils sont naturellement dissimulés , ils savent en conserver les dehors. Les hommes élevés en dignité , surtout , couvrent leurs vices avec tant d'adresse , qu'ils trouvent moyen de les dérober à la connaissance du public et de l'autorité.

Outre leur femme légitime , les grands et les riches ont des concubines (1). Parmi le peuple , les pères ne se font aucun scrupule de spéculer sur les appas naissants de leurs filles , et les vendent pour peu qu'elles soient jolies. Mais à Pékin , comme dans les cités de premier ordre , les asiles consacrés à la volupté sont relégués dans les faubourgs ; et les beautés trop faciles , filles ou veuves , qui sont soupçonnées d'avoir enfreint les lois de la chasteté ou que l'on accuse d'avoir provoqué le plus léger scandale , sont conduites devant le magistrat , qui leur inflige fréquemment la punition représentée dans ce dessin.

Cette punition consiste à mettre de petites pièces de bois entre les doigts des coupables , et à les serrer ensuite fortement à l'aide de cordes. C'est une des questions ordinaires (2) dont on use plus particulièrement à l'égard des femmes de mauvaise vie , ou convaincues de vagabondage : probablement afin de les forcer à déclarer leurs noms , leur domicile , les motifs qui les ont contraintes à désertir le lit conjugal ; car si une femme s'enfuit de la maison de son mari , celui-ci a droit de la vendre , après qu'elle a subi le châtimement ordonné par la loi.

(1) La loi permet aux Chinois de prendre des concubines , outre leur femme légitime , à laquelle elles restent soumises. Il y a néanmoins une loi qui défend au peuple de prendre une seconde femme , à moins que la femme légitime n'ait atteint l'âge de quarante ans sans avoir eu d'enfants. (*Missions étrangères.*)

(2) La question ordinaire en usage à la Chine est douloureuse... Elle se donne aux pieds ou aux mains... Quand on la donne aux mains , c'est par le moyen de petits bois qu'on insère entre les doigts du coupable : on les lie très-étroitement avec des cordes , et on laisse le patient pendant quelque temps dans cette torture. (*Lettres édifiantes.*)

# Interrogatoire en plein vent.

---

LES mandarins des premiers ordres de l'état, ceux qui font partie des cours souveraines, peuvent rendre leurs arrêts partout où ils se trouvent. La large robe, le collier à gros grains (*sou-chou*), le bouton sphérique et la plume du bonnet, désignent le rang élevé de ce magistrat; mais la plaque circulaire et brodée, avec la figure d'un tigre, qu'il porte sur sa poitrine, semble indiquer qu'il appartient à la famille impériale. La plaque ordinaire de mandarin est carrée.

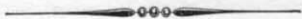
On peut remarquer encore ici, à la ceinture du secrétaire ou greffier, le mouchoir, les deux bourses, dont l'une renferme le tabac à fumer, l'autre la boîte à bétel; enfin le nécessaire en forme de gaine, qui contient le couteau et les *quaitsee* (bâtonnets qui servent de cuillers et de fourchettes): ces objets sont toujours placés de la sorte, comme ornements.

Ce jeune homme, occupé à tracer la minute de la procédure, se sert d'un pinceau trempé dans l'encre de la Chine, et peut donner une idée de la manière d'écrire de ce peuple. Le pinceau est tenu verticalement, et les lettres sont disposées en lignes perpendiculaires, depuis le haut de la page jusqu'au bas, en commençant à droite et en finissant sur le côté gauche du papier.

L'exécuteur (Boschée) se reconnaît aux caractères tracés sur son bonnet, et qui expliquent les titres et les dignités du haut personnage au service duquel il est attaché. La manière dont il tient la femme accusée caractérise à la fois l'insolente brutalité de ces sortes de gens dans l'exercice de leurs fonctions, et l'extrême mépris avec lequel sont traitées dans ce pays les femmes suspectées seulement de mauvaise conduite. Celles qui sont convaincues d'avoir déserté la maison conjugale, se voient condamnées à recevoir un certain nombre de coups de *pan-tzée* (1). C'est la canne, aplatie et fendue par un bout, que tient à la main ce bourreau. Dans le cas d'infamie notoire, s'il y a eu scandale, l'arrêt soumet en outre la coupable à porter durant un certain laps de temps le collier de bois désigné par le nom de *Tcha* (la cangue): mais tout s'arrange ordinairement, s'il y a de l'argent sur jeu, et la peine corporelle est commuée en une simple amende.

(1) «Une femme est condamnée au fouet, et le mari peut ensuite la vendre, si elle quitte la maison. Elle est livrée à la mort, si dans sa fuite elle prend un second époux. Si c'est le mari qui l'abandonne, elle peut, après trois ans d'absence, porter sa plainte aux magistrats, qui lui donnent le droit de se remarier. On plaindra les femmes chinoises, quand on saura que les secondes femmes ou concubines dépendent absolument de l'épouse légitime, et que parmi les gens du commun, les parents d'un homme qui est mort, pour retirer une partie de l'argent qu'une femme a coûté, peuvent la remarier si elle n'a pas deux enfants mâles. Souvent ils la forcent de recevoir d'eux un mari; quelquefois même le mari est arrêté, la femme payée, sans qu'elle en ait eu la moindre connaissance.» (Miss. étrang.)

# Malfaiteur conduit au lieu de son exil.



CES sortes de punitions sont ordinairement infligées à des frères, convaincus d'avoir frappé leurs aînés; à des insensés, que la passion du jeu a conduits à contracter des dettes qu'ils sont dans l'impuissance d'acquitter (1); à tout individu, enfin, que ses fautes ont fait regarder comme indigne d'habiter le pays natal. Le condamné à la déportation a pour guide et surveillant un soldat qui répond de lui jusqu'à son arrivée dans la contrée désignée pour sa future résidence. Abandonné de la nature entière, privé de tout, il est réduit à porter la natte qui lui sert de lit, et une simple feuille de palmier lui est accordée pour protéger sa tête contre l'ardeur du soleil, pour le garantir de la pluie et des orages. Son nom, son crime et sa sentence se lisent sur son dos en caractères très-distincts.

Quand ces infortunés ne sont dirigés que vers quelques provinces éloignées, il leur reste l'espoir d'être rappelés; mais s'ils sont relégués dans l'intérieur de la Tartarie, leur bannissement n'a d'autre terme que celui de leur existence. Le sort d'un exilé, quelque délit qu'on lui reproche, excite toujours la pitié: mais si, parmi les fautes regardées comme irrémissibles, la législation chinoise, une politique barbare, placent en première ligne le tort d'avoir quitté le territoire de l'Empire, où l'amour de la patrie les force de revenir à leurs risques et périls (2); si ces malheureux bannis ne sont que des victimes du fisc (3); si pour payer l'impôt à l'Empereur, leurs femmes, leurs enfants ont été vendus; quels sentiments réveillent dans l'âme un tel ordre social et la stabilité de pareilles lois, dans un continent aussi vaste et dont la civilisation aurait commencé si près du déluge!

(1) Si le débiteur s'est rendu insolvable par le jeu ou par son inconduite, il subit une punition corporelle, et est exilé en Tartarie. (STEAUNTON.)

(2) Un Chinois qui rentre dans son pays, après l'avoir quitté, est à jamais séquestré de la société de ses semblables, et relégué dans une île peuplée de ces sortes de transfuges, etc., ou envoyé en Tartarie.

En 1740, les Chinois de Batavia se soulevèrent contre les Européens..... « Quelques jours après, le feu prit au quartier des Chinois, et plusieurs d'entre eux furent accusés d'avoir repoussé, à main armée, ceux qui voulaient l'éteindre, parce que, dit-on, ils voulaient que l'incendie consumât toute la ville, et qu'ils espéraient profiter du désordre pour égorger tous les Européens. L'alarme fut telle, que le gouvernement hollandais donna l'ordre de massacrer tous les chefs des familles chinoises..... Cependant cette résolution barbare fut désavouée en Hollande. Les directeurs de la compagnie, craignant qu'elle n'excitât l'indignation de l'Empereur de la Chine, lui envoyèrent des députés pour excuser la mesure cruelle qu'avaient prise leurs agents. Ces députés furent agréablement surpris, quand l'Empereur leur répondit avec un grand flegme: *qu'il s'embarrassait fort peu du sort de sujets indignes qui, pour l'appât d'un vil gain, s'étaient expatriés et avaient abandonné les tombes de leurs ancêtres.* »

(3) Il est quelquefois permis à un homme de se vendre lui-même; par exemple, pour payer ce qu'il doit à l'Empereur, ou pour assister son père dans la détresse, ou lui procurer des funérailles décentes. Après vingt ans d'un service irréprochable, il a droit de réclamer sa liberté; mais s'il se conduit mal, il reste esclave toute sa vie, ainsi que ceux de ses enfants qui ont été vendus avec lui. Les débiteurs frauduleux de l'Empereur sont étranglés; si leur faillite est la suite de quelque accident, on se contente de vendre leurs femmes et leurs enfants, tout ce qui leur appartient, et de les transporter eux-mêmes dans les établissements chinois en Sibérie. (MACARTNEY.)



# Manière de brûler les yeux avec la chaux vive.

---

LE seizième jour de la nouvelle lune (d'après le calendrier chinois et le solstice d'hiver, selon le voyageur russe Timkovski), l'Empereur se rend au Temple du Ciel (*Tien-Tan*), situé dans le faubourg du midi, à Péking (c'est la partie appelée la *ville chinoise*), pour y rester jusqu'au lendemain matin. Alors, en sa qualité de grand-prêtre de toutes les religions dont l'exercice public est permis dans son Empire, il offre au *Tien* des sacrifices expiatoires (1), pour le supplice des criminels qui ont été condamnés à mort pendant l'année précédente.

A cette époque, les malfaiteurs sont exécutés dans tout l'Empire. On leur tranche la tête, on les pend, ou bien on les étrangle. « On remet à l'Empereur une liste de tous ceux qui ont été condamnés à mort par le tribunal suprême de Péking. Leurs délits y sont spécifiés en détail. Le monarque note de sa main ceux qui doivent perdre la vie; les autres sont également conduits au lieu du supplice, et ramenés ensuite en prison. »

Le jour qui précède leur exécution, les condamnés sont régalez aux frais du gouvernement. Les criminels d'état subissent leur supplice aussitôt que la sentence est prononcée; les autres obtiennent quelquefois une commutation de peine, mais ils n'en sont pas moins perdus pour la société; et si le délit est de nature à exiger un exemple, réduits à l'état d'esclaves, soumis à des travaux forcés; en Tartarie, on les prive encore de la vue, comme indignes de contempler la lumière du jour.

On voit ici comment se fait l'application de cette peine : plusieurs soldats (ils remplissent assez souvent l'office de bourreaux) sont occupés à brûler les yeux du coupable avec de la chaux vive renfermée dans des morceaux de toile de coton trempés dans l'eau et appliqués soudain sur l'organe de la vue. La couleur de leur Kourma (2), qui seul constitue le petit uniforme, indique qu'ils font partie de la seconde bannière.

(1) « Tous les mandarins qui, d'après l'exemple de l'Empereur, se préparent à faire des offrandes semblables au ciel ou à la terre, doivent, suivant la loi, observer un jeûne de trois jours; s'abstenir d'ail, d'oignons et autres mets piquants; ne pas boire de vin, ne pas visiter des malades et des morts; ne point condamner à mort, s'éloigner des femmes, et passer trois jours et trois nuits dans leurs bureaux. » (KLAPR.)

(2) « Ces soldats étaient vêtus de robes bleues, et par-dessus du Kourma, espèce de veste à manches et à petits pans qu'on met en voyage. » (Tom. 1<sup>er</sup>, p. 308.)

« La seconde bannière est ou rouge sans bordure, ou rouge avec une bordure blanche; elle a son quartier dans la partie occidentale du *King-Tchhing* (*ville de la cour*, nom de la partie tartare de Péking, où se trouve le palais). » (Tom. 2, p. 141, TIMKOVSKI.)

## Sorte d'Estrapade chinoise.

---

PEKING est séparé, par de hautes murailles, en deux villes, la ville chinoise et la ville tartare ou mandchoue. Cette dernière, appelée *King tchhing* ou ville impériale, est composée de trois enceintes qui rentrent l'une dans l'autre. Celle qui renferme le palais impérial s'appelle *Tsu kin tchhing*, ville sacrée rouge. Là se trouvent les principaux ministères ou tribunaux : le *Kiun ki tchou*, (c'est le conseil où l'on traite ce qui concerne l'emploi des troupes et les affaires relatives à l'administration de l'armée); le *Nei ko* (le sénat), et le *Nei ou fou* (le trésor de la cour). Ces cours suprêmes forment le conseil d'état du prince; elles sont supérieures aux six tribunaux souverains. Ces derniers sont placés dans la seconde enceinte de la ville mandchoue, nommée *Houang tchhing* (ville auguste); et le *Hing pou*, ou la chambre criminelle, est le cinquième de ces tribunaux souverains. Tous les procès criminels sont portés devant cette cour; elle les revise et les soumet à l'Empereur, sans l'ordre duquel aucun coupable ne saurait subir la peine capitale. Il existe des tribunaux d'un ordre inférieur pour les délits moins graves; et lorsqu'il ne s'agit que de faire distribuer des coups de bambou, c'est l'affaire des mandarins civils, à Peking comme dans tout l'empire. Il en est de même pour appliquer la peine de la cangue ou toute autre punition corporelle qui ne met point le condamné en danger de perdre la vie.

Le châtement représenté ici est ordinairement infligé aux commerçants de mauvaise foi, à tout *industriel*, en un mot, dont la fraude est reconnue. Chez nous le marchand de vin qui enivre avec des boissons frelatées et mortelles l'honnête artisan que sa renommée attire, en est quitte pour la perte de ses vins empoisonnés; et, quelque cher que soit le pain, la police ne condamne qu'à une simple amende le boulanger qui vend à faux poids, et qu'en Turquie un pacha, haut-justicier, ferait clouer par l'oreille à la porte de sa boutique; en Chine, le délinquant est suspendu par les épaules et les chevilles des pieds à des cordages, et il reste ainsi, pendant plusieurs heures, exposé aux regards de ceux qu'il a trompés. Comme cette position est très-douloureuse, deux boschées (exécuteurs des jugements) le soutiennent par intervalle, à l'aide d'un bambou passé sous sa poitrine. On voit à terre un rouleau de papier, un écritoire et un pinceau, pour tenir note des aveux que les souffrances lui pourront arracher. Le supplice de la secousse ou brandilloire (the swing), espèce d'estrapade moins terrible que celle dont le nom est resté à l'une des places de Paris, serait donc aussi une question, une torture, un moyen de forcer un fripon à divulguer les ruses dont il s'est servi pour faire des dupes, alors même que le magistrat a déjà acquis la conviction de sa culpabilité?

# Criminel portant la Cangue, en route.

---

DANS la septième livraison de cet ouvrage il est question de la peine de la Cangue : le condamné est représenté assis sur une chaise ; ses mains sont libres, et il est aisé de s'apercevoir que les pièces de bois, entre lesquelles son cou est pris, ne sont pas d'un poids considérable, outre qu'elles sont soutenues par des tiges de bambou fixées à son siège. C'est ainsi qu'à force d'or et de protection la piété filiale, toute puissante en Chine, parvient à adoucir le sort d'un père, d'un parent chéri. Mais cette faculté, comme celle de se soustraire aux coups de Pan-tzée, à l'aide d'une somme d'argent, et même de substituer un autre à sa place pour subir le châtiment le plus rigoureux, les riches seuls peuvent en jouir ; les pauvres n'ont point d'exemption à espérer de la justice chinoise (1) ; ils reçoivent sans pitié les soufflets et les coups de bambou ; et celui qui est condamné à porter la cangue pendant quelques semaines ou plusieurs mois, est mené de la sorte par un boscée de ville en ville, passant les nuits en prison et exposé tout le jour aux insultes de la populace, ayant une main et quelquefois les deux mains engagées dans la cangue, n'obtenant enfin d'autres aliments que ceux que la charité publique lui accorde ; encore faut-il le faire manger. Si par ce moyen l'autorité réussit quelquefois à forcer un détenteur des deniers de l'état à se libérer, un banqueroutier frauduleux à payer ses dettes, trop fréquemment il arrive que l'infortuné sans ressources expire de fatigue et de désespoir.

(1) « Les Chinois se servent, pour les punitions corporelles, de bâtons de bambou longs de 4 à 5 pieds au moins, et larges d'environ deux pouces (qu'ils appellent *pan-tzée*). Les délits moins graves sont punis par des soufflets dont le nombre est prescrit par la loi ; il dépend des bourreaux de rendre cette étrange punition plus ou moins douloureuse selon qu'on a su les gagner par de l'argent. Les prisonniers portent attachée au cou une planche carrée, large de trois pieds et pesant plus de six livres ; ce poids est augmenté selon la gravité du délit. Ce genre de punition est infligé principalement aux gens qui se rendent coupables d'escroquerie et à ceux qui ne peuvent payer leurs dettes ; ces planches pèsent alors cinq cents à mille livres. La tête du coupable est seule visible ; elle paraît comme posée sur un grand plat ; il ne lui est pas possible de porter la main à la bouche ; il est obligé de recevoir sa nourriture des mains d'autrui.....

« Un grand défaut de la législation chinoise est la faculté qu'elle accorde de se racheter d'une punition corporelle par des amendes en argent : par exemple, quelqu'un, condamné à recevoir cent coups de bâton, paie vingt-quatre à quarante zolotniks en argent, et 9 à 15 tchetverts de blé ; un an de travail et 60 coups sont rachetés par 80 zolotniks d'argent et environ 30 tchetverts de blé..... Quiconque tue un homme par accident, ne subit pas de peine s'il paie une livre d'argent ; les vieillards de 90 ans, ni les enfants de 7 ans ne sont pas punis corporellement, excepté dans les cas de trahison et de conspiration.....

« L'usage permet qu'un condamné puisse acheter une autre personne pour subir à sa place le châtiment qu'il a mérité, même la peine de mort.»

(TIMKOVSKI, *Voyage à Peking en 1820 et 1821.*)



## Malfaiteur conduit pour être exécuté.

LORSQU'UN criminel est définitivement condamné à mort, le mandarin du district le fait tirer de prison, et conduire à son tribunal. Là, ordinairement, on a préparé pour lui un repas : tout au moins, et avant de lui lire sa sentence, on ne manque guère de lui présenter du vin. Alors le malfaiteur, qui n'a plus aucun espoir de salut, éclate quelquefois en reproches et en injures contre ses juges. Dans ce dernier cas, le mandarin, qui cependant croit de sa dignité d'entendre ces invectives avec calme et compassion, lui fait mettre un baillon, et c'est dans cet état qu'il est conduit au supplice.

Les criminels se rendent à pied au lieu de leur exécution. S'ils s'arrêtent et refusent de marcher, quelques bas officiers de justice (ce sont presque toujours des soldats attachés à la police de la ville) les contraignent de continuer leur route, ou les traînent jusqu'à la place désignée. Le condamné représenté ici porte des chaînes aux pieds, et a les bras garrottés. Un bâton est fixé à son dos, surmonté d'une planche arrondie, sur laquelle est écrit l'arrêt qui le condamne, et le genre de délit dont il a été atteint et convaincu. Très-souvent ces malheureux marchent à la mort en chantant, et la plupart boivent gaîment les liqueurs fermentées que leur présentent leurs amis, comme une dernière marque d'amitié.

A la réserve de certains cas extraordinaires, qui sont marqués dans le corps des lois chinoises, nul mandarin, nul tribunal supérieur ne saurait prononcer en dernier ressort un arrêt qui condamne à perdre la vie. Tous les jugements, pour des crimes qui emportent peine de mort, doivent être examinés, revus et contre-signés par l'Empereur (1).

(1) « Le gouvernement chinois n'est pas moins admirable dans les formalités qui s'observent pour toutes les affaires criminelles..... Les mandarins envoient en cour l'instruction du procès et leur décision, marquant l'article de la loi qui les a déterminés à prononcer de la sorte. Par exemple, *un tel est coupable de tel crime : la loi porte qu'on étranglera ceux qui en sont convaincus ; ainsi, je condamne un tel à être étranglé.* Ces informations étant arrivées à la cour, le tribunal supérieur des affaires criminelles examine le fait, les circonstances et les décisions. Si le fait n'est pas clairement exposé, ou que le tribunal ait besoin de nouvelles informations, il présente un mémorial à l'Empereur, qui contient l'exposé du crime et la décision du mandarin inférieur, et il ajoute : *Pour juger sainement, il paraît qu'il faut encore être instruit de telle circonstance ; ainsi nous opinons à renvoyer l'affaire à tel mandarin, afin qu'il nous donne les éclaircissements que nous souhaitons.* L'Empereur ordonne ce qui lui plaît ; mais sa clémence le porte toujours à renvoyer l'affaire, afin que, quand il s'agit de la mort d'un homme, on ne décide pas légèrement, et sans avoir les preuves les plus convaincantes. Lorsque le tribunal supérieur a reçu les informations qu'il demandait, il présente de nouveau sa délibération à l'Empereur : alors l'Empereur souscrit à la délibération du tribunal, ou bien il diminue la rigueur du châtimement, quelquefois même il renvoie le mémorial, en écrivant ces paroles de sa main : *QUE LE TRIBUNAL DÉLIBÈRE ENCORE SUR CETTE AFFAIRE, ET ME FASSE SON RAPPORT.* L'on peut dire enfin que l'on pousse jusqu'au scrupule l'attention, lorsqu'il s'agit de condamner un homme à la mort. Telle est la justice qui s'observe à la Chine. » (*Missions étrangères*, 1749)..... « Quelquefois, mais bien rarement, les noms de plusieurs criminels se trouvent par trois fois sur la liste présentée à l'Empereur, parce que l'on a retardé leur jugement, pour en punir d'autres plus criminels ; ceux-ci ne peuvent rester plus long-temps en prison : on les emploie comme geôliers, ou bien on les exile. Sous le règne de Khiang-Loung, ces exceptions furent très-rares. Sous Khia-King, au contraire, sur cinquante criminels qui étaient conduits au lieu du supplice, vingt seulement étaient exécutés. » (*Voyage à Péking*, 1827.)



# Comédien, grand rôle tragique.

---

LES représentations dramatiques constituent l'un des principaux amusements des Chinois. Si le gouvernement ne tolère habituellement aucun théâtre public (1), en revanche, il est peu de grands dignitaires qui n'aient dans leur palais un emplacement destiné à l'exécution de drames tragi-comiques, dans lesquels figurent des acteurs ambulants qu'on loue pour une ou plusieurs soirées (2). Ce n'est que dans les réjouissances publiques, au commencement du nouvel an, à l'anniversaire de la naissance de l'Empereur, qu'il est permis de représenter dans les rues et dans les places, sur des échafaudages grossiers, quelques pièces, qui ont été longuement revues et censurées par l'autorité; et la troupe, qui n'a point de subvention royale à espérer, se contente des rétributions volontaires des spectateurs.

Cet acteur tragique représente un de ces conquérants tartares qui subjuguèrent la Chine. Peut-être est-ce le héros d'une de leurs tragédies renommées? Ce galant usurpateur parvient, après le renversement de l'ancienne dynastie, à amener insensiblement l'épouse ou la fille de l'Empereur déchu à accepter sa main et la moitié de son trône?

Les tragédies chinoises sont très-romantiques: les trois unités d'Aristote n'y sont nullement observées; on y représente la vie entière d'un personnage, et l'action peut durer un demi-siècle.

(1) « Les lettrés chinois travaillent peu pour le théâtre, et recueillent peu de gloire de leurs productions en ce genre, parce que la comédie est plutôt tolérée que permise à la Chine. Les anciens sages de la nation l'ont constamment décriée et regardée comme un art corrupteur. La première fois qu'il est fait mention de pièces de théâtre dans l'histoire, c'est pour louer un empereur de la dynastie des *Chang* d'avoir pros crit cette sorte de divertissements frivoles et dangereux. *Siu-en-ti*, de la dynastie des *Tchicou*, reçut des remontrances par lesquelles on l'engageait à éloigner de sa cour ce genre de spectacles, dont l'effet devrait être funeste pour les mœurs. Un autre Empereur fut privé des honneurs funéraires, pour avoir trop aimé le théâtre et fréquenté des comédiens. C'est par une suite de cette manière de penser, qui est universelle à la Chine, que toutes les salles de spectacles, mises sur le même rang que les maisons de prostitution, sont reléguées dans les faubourgs des villes. Les gazettes chinoises s'empressent de publier le nom du plus obscur légionnaire qui s'est montré avec courage dans un combat; elles annoncent à tout l'Empire l'action de piété filiale, le trait de modestie et de pudeur d'une simple fille des champs; mais les auteurs de ces papiers seraient punis, s'ils osaient insulter à la nation jusqu'à l'entretenir du jeu et des succès d'un aïme, du genre de danse, des grâces et de la figure d'une histrionne. » (L'abbé GROSIER, *Description de la Chine*, 1787.)

(2) Ces représentations théâtrales ont lieu pendant les repas, pour égayer les convives, ou dans les soirées pour amuser les personnes invitées.

« Les tables sont rangées sur deux rangs, et laissent dans le milieu un large espace. A peine a-t-on pris place qu'on voit entrer dans la salle quatre à cinq comédiens richement vêtus: ils s'inclinent tous ensemble, et si profondément que leur front touche quatre fois la terre. Ensuite l'un d'eux présente au principal convive le répertoire des pièces qu'ils sont en état de représenter sur-le-champ. Ce dernier ne désigne celle qu'il adopte, qu'après avoir fait circuler cette liste, qui lui est renvoyée en dernier ressort. La représentation commence au bruit des tambours de peau de buffle, des flûtes, des fifres, des trompettes, et de quelques instruments connus des seuls Chinois, peut-être même incapables de plaire à d'autres qu'à des Chinois. La scène est de plain-pied; on couvre seulement le pavé de la salle d'un tapis. Les acteurs sortent de quelques chambres voisines pour jouer leur rôle. Ils ont plus de spectateurs qu'il n'y a de convives. L'usage est de laisser entrer un certain nombre de personnes, qui, placées dans la cour, jouissent aussi du spectacle qu'on n'a point préparé pour elles. Les femmes même peuvent y prendre part sans être aperçues. Elles voyent les acteurs à travers une jalousie faite de bambous entrelacés, et de fils de soie à réseaux, qui les dérobe elles-mêmes à tous les regards. » (*Id.*, p. 297.)

## Question extraordinaire.

---

« ART. IX. Qu'on explique souvent au peuple les lois pénales établies par l'autorité souveraine. Les esprits grossiers et incivils ne sauraient être contenus que par la crainte. »

Cet aphorisme de jurisprudence chinoise, car les règlements des Empereurs même ont la forme de préceptes et de maximes, et si les *Rites* ne constituent pas en matière civile le seul code des Chinois, leurs lois n'en sont pas moins renfermées presque toutes dans la morale des livres canoniques; cette injonction, adressée aux mandarins, gouverneurs de province ou de ville, qui sont tenus, deux fois par mois au moins, de faire une espèce de cours de législation au peuple (1), aurait fourni à Montesquieu une preuve de plus que les gouvernements despotiques, alors même que la piété filiale en est la base, ne maintiennent les populations dans l'obéissance que par la terreur des supplices.

La torture, héritage odieux de la barbarie du moyen âge, auquel la légèrent les Romains qui la tenaient de peuples plus anciens qu'eux, la torture est encore en usage en Chine, et remonte également dans cette contrée à la plus haute antiquité. On n'y applique plus maintenant, assure-t-on, que les criminels d'état, après leur condamnation à mort, afin de les contraindre, par l'excès des tourments, à nommer leurs complices, à divulguer tous les complots des conjurés.

Cet instrument de supplice est composé d'une longue planche, forte et épaisse. A l'un des bouts est fixée une double traverse, évidée au centre, et qui sert à s'assurer des mains du patient; à l'autre bout s'élèvent comme les triples mâchoires d'un étau en bois. Cet étau est ainsi formé de trois forts montants; mais celui du milieu est fixe, les deux autres sont mobiles; seulement ils sont maintenus de chaque côté par une pièce carrée en bois. Les chevilles des pieds du condamné, une fois placées dans ces traverses, on passe une corde autour des montants, et deux valets de l'exécuteur la tiennent fortement serrée. Le tourmenteur fait alors entrer par le haut, à l'aide d'un maillet, en changeant alternativement de côté, un énorme coin de bois dur. Ce coin force la partie supérieure des traverses de s'élargir, en même temps qu'il contraint la partie inférieure de se rapprocher du montant du milieu, tellement que les os des chevilles s'aplatissent et sont broyés.

Ce fut l'infortuné Louis XVI qui, peu après son avènement au trône, abolit en France la question. Ce fut Catherine II qui supprima la torture en Russie.

(1) « Voici ce que tout mandarin, gouverneur, soit de province, soit de ville, est obligé d'enseigner deux fois par mois au peuple qui s'est rassemblé autour de lui. Une loi expresse indique les matières qui doivent entrer dans ces sortes de discours. On enseigne la jurisprudence à la Chine comme on enseigne ailleurs les mystères, les principes, les règles du culte. » (*Description de la Chine.*)

## Le tortillement des oreilles.

---

ON serait tenté de classer cette pénalité singulière parmi celles qu'inventa le caprice de quelques tyrans, mais que la loi n'autorise point. Deux estafiers, espèce de gendarmes, au service des différents tribunaux, maintiennent le délinquant, et lui font subir la punition à laquelle il a été condamné par le magistrat, et qui consiste à lui tordre les cartilages des oreilles. Ce châtiement, qui ne laisse pas que d'être douloureux, semble cependant ne devoir être appliqué qu'à des fautes légères.

On assure que les lois sont tellement combinées en Chine que nulle faute ne reste impunie, mais que jamais le châtiement n'excède la faute. Point de vexations inutiles, anticipées ou arbitraires, dans la procédure criminelle des Chinois : les accusés ne sont réputés coupables que lorsqu'ils sont convaincus et condamnés, jusque-là, ils jouissent de toutes les ressources qui peuvent adoucir leur situation ; à la liberté près, ils ne sont privés de rien. Les fils, les petits-fils, les femmes, les frères d'un Chinois condamné à l'exil, sont autorisés à le suivre et à se fixer auprès de lui.

Les parents de toute espèce d'accusé peuvent lui porter dans sa prison tous les secours qu'il est en leur pouvoir de lui offrir. On les y invite loin de les rebuter. Un geôlier qui vexerait l'accusé détenu en prison, un magistrat subalterne qui l'assujétirait à une gêne que la loi n'autorise pas, un juge supérieur qui oserait prendre sur lui d'ajouter à la rigueur de cette loi, tous sont punis, et pour le moins destitués.

Il est permis à tout proche parent d'un criminel, reconnu coupable, si toutefois la peine est légère, et si ce condamné est son ancien, de se mettre à sa place pour subir le châtiement que lui inflige la loi. Le P. Duhalde cite l'exemple d'un fils dont le père venait d'être condamné à recevoir cent coups de *Pan-tzée*. Le jeune homme se précipite sur le corps de son père, demandant à grands cris d'être puni à sa place ; et le mandarin, touché de ce noble dévouement, fit grâce au coupable. Tant la piété filiale est respectée à la Chine !